

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 3 DECEMBRE 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—A propos de lecture, par Firmin Picard.—Poésie : Bravoure, par Abel Letalle.—Chronique parisienne, par R. Brunet.—Nos gravures.—Poésie : Epithalame, par Albert Ferland.—Les Bois-Francs : Deux victimes, par Je me Souviens.—Noces de diamant.—Etudes historiques, par G. A. Dumont.—Poésie : Mon credo, par Jean Canadien.—Influence littéraire sous Charles X, par M. de Marchy.—Bibliographie.—Sépulture des soldats tués en 1759, par J.-E. Bernier.—Ecole polytechnique.—Le riche et le pauvre malades, par l'abbé Perreyre.—Nouveau Feuilleton—Courrier de la mode.—La nouvelle gare de l'Est—Histoire naturelle.—Théâtres.—Jeux et amusements.—Devinette—Feuilleton—Choses et autres.

GRAVURES.—Montréal : La nouvelle gare de l'Est avec tous ses développements.—Portraits : Le Révd M. Bélanger ; M. et Mme Thibault.—Une patrouille de l'armée anglo-égyptienne à Fashoda.—Beaux-Arts : L'heureuse mère.—Beaux-Arts : Les enfants au bois.—Devinette.—Coup de billard.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT SOIXANTE-QUATORZIÈME TIRAGE

Le cent soixante-quatorzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de NOVEMBRE), aura lieu samedi, le 3 DECEMBRE, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

A PROPOS DE LECTURES

Tous nos lecteurs ont non seulement remarqué, mais goûté, les beaux articles publiés par Grégoire le Solitaire, sous le titre de : *Chateaubriand et Veillot*.

Loin de nous la prétention de vouloir juger ces écrits : tout au plus hasarderons-nous une timide appréciation. Nous l'avons dit autre part : ce pseudonyme abrite un prêtre de grande science en même temps que profond observateur. Dans *Mon séjour*, il nous a donné une peinture enchanteresse du lieu qu'il habite ; à ce sujet, nous avons dit aussi, ailleurs, que son ermitage est peuplé des plus parfaits gens du monde que l'on puisse souhaiter, avec, malgré cette connaissance du monde ou plutôt à cause de cette connaissance, une charité qui étonne en ce temps et en ce milieu fait uniquement d'égoïsme.

Le style de Grégoire le Solitaire est simple et facile,

les idées sont bien enchaînées, il sait convaincre parce qu'il est convaincu : c'est l'un des grands arts de la Rhétorique.

[Son style est simple : la simplicité produit la vraie grandeur sans effort et sans froissement ; elle met le style à la portée de tous. La facilité permet à sa pensée d'entrer aisément dans l'intelligence du lecteur : en d'autres termes, la pensée de l'auteur se substitue à celle du lecteur. Si, pour bien comprendre une œuvre, il faut se mettre à la place de l'écrivain, la scruter avec tant de persistance qu'on se substitue réellement à lui, et alors, que l'on goûte et qu'on apprécie l'œuvre, nous devons dire que Grégoire le Solitaire rend bien commode ce travail de l'imagination aidée de l'intelligence.

Sa petite étude sur les deux superbes génies contemporains que l'on nomme Chateaubriand et Veillot, contient de précieux conseils à la jeunesse ; nous répétons que si les jeunes gens, les jeunes personnes lisaient bien ces écrivains, bientôt l'état moral de la population entière y gagnerait.

Les prétendus réformateurs de l'enseignement, en Europe, depuis la fatale Révolution française jusqu'à nos jours, ont compris que pour corrompre sûrement le peuple, il fallait tout d'abord empoisonner les sources où s'abreuve l'intelligence : de là, les tentatives des Napoléon Ier, des Louis XVIII par la Charte, des Louis-Philippe Ier le régicide, des Duruy sous Napoléon III, tentatives dont le but était de rendre l'Université seul centre de l'enseignement, c'est-à-dire de donner à l'Etat le droit absolu sur le citoyen, et dès son enfance : le dieu-Etat des païens remis en honneur. De là encore, les tentatives plus récentes de ces hommes néfastes, Paul Bert pour la France, Van Humbeck pour la Belgique, Bismarck pour l'Allemagne.

Et qui ne voit que c'est vers ce régime que, tout doucement, sans trop de heurts, avec toute sorte de précautions, on pousse notre peuple canadien-français en ce moment ?

Le célèbre Godefroid Kurth, de l'Université de Liège, dit en un de ses ouvrages : " C'est la religion qui fait les mœurs, et ce sont les mœurs qui font les lois : l'action de la religion sur celles-ci est donc en proportion exacte de son influence sur celles-là. "

Notre jeunesse actuelle a un grand tort : c'est de ne pas s'appliquer à l'étude de la religion avant tout. Quel spectacle consolant que ces cours donnés dans presque tous les séminaires de Belgique et de France, cette chaire spéciale créée à l'Université catholique de Louvain et aux Facultés catholiques de Lille, uniquement pour former les jeunes gens à la controverse publique, à l'apologétique chrétienne, embrasant ainsi d'un seul coup toutes les hérésies de notre fin de siècle : indifférentisme religieux, rationalisme et matérialisme qui en découlent, socialisme qui en est la conséquence logique ; et les remèdes qu'y apporte la Sainte Eglise. Ces cours auront pour résultat immédiat, comme on le constate en Belgique, de faire les mœurs, et de ces mœurs viendront et viennent déjà les bonnes lois.

A peine a-t-on fait sa première communion, on ne s'occupe plus du petit catéchisme, ce livre, dit Théodore Jouffroy, qui répond à toutes les questions de la vie et de l'au delà ; qui fait connaître à fond et immédiatement le droit naturel, le droit politique, le droit des gens ; ce livre, dit Jules Simon, qui joint la métaphysique la plus savante à la plus parfaite et, si on peut dire, à la plus efficace simplicité. Et Jules Simon ajoute : " Il n'y a eu jusqu'ici que la religion chrétienne qui ait eu à la fois la *Somme de Saint Thomas* et un *Catéchisme*. " Voilà deux écrivains qu'on ne suspectera pas de cléricisme !

Mais les deux plus cyniques philosophes que l'on ait vus en ces derniers siècles ne nous avouent-ils pas, Jean Jacques Rousseau : " Je n'entends pas qu'on puisse être vertueux sans religion ; j'eus longtemps cette opinion trompeuse dont je suis désabusé ; " et le hôte de Voltaire : " Si vous ne reconnaissez pas de Dieu, quel frein aurez-vous pour les crimes secrets ? "

Quant à savoir ce que devient l'homme ne s'occupant plus de religion ou n'en voulant plus, c'est encore le

vieux sans pudeur de Ferney, Voltaire, qui nous le dira : " S'il n'y a point de Dieu, ce monstre (l'athée) est son Dieu à lui-même ; il s'immole tout ce qu'il désire ou tout ce qui lui fait obstacle. "

Ce qui lui fait obstacle, c'est l'Eglise : oh ! certes, il éprouverait une suprême jouissance à se l'immoler, en sécularisant les écoles, en frappant d'impôts les œuvres écloses au soleil vivifiant de la douce Charité, en tarissant les sources du sacerdoce, en fermant enfin, dès qu'il le pourrait, les temples édifiés au Dieu trois fois Saint ; s'il en éprouve l'âpre désir, il sait par l'histoire que la barque de Pierre *fluctuat nec mergitur* ; il sait — il le voit par la répétition quotidienne de ce fait depuis deux mille ans — qu'il essaye de ronger une lime. Incurable démence jointe à la plus ignoble ingratitude : mordre la main qui soulage et bénit !

Voilà les raisons pour lesquelles nous avons cru devoir, en d'autres colonnes que celles de notre journal, appeler l'attention sur les conseils donnés par le savant prêtre caché sous le nom de Grégoire le Solitaire. C'est pour ces raisons également que nous avons flétri, en ces mêmes articles, la publication malsaine des romans impies ou impurs (l'un ne va pas sans l'autre), des nouvelles à sensation dont le travail sur l'imagination n'est que trop remarquable par la fréquence des meurtres, des suicides, des attentats de toute espèce, en notre province autrefois si paisible.

Ils auront un terrible compte à rendre, au jour des haines populaires ou lors de l'éternelle revendication, ceux qui abaissent jusqu'à cette boue sanglante et puante l'art divin d'écrire !

Grégoire le Solitaire a fait œuvre utile à la société, agréable à l'Eglise, méritoire devant Dieu, en engageant avec un charme si exquis, sous une forme si attrayante, à lire, à lire encore, à lire toujours le *Génie du Christianisme* de Chateaubriand, les œuvres complètes de Louis Veillot.

Nos colonnes sont ouvertes à Grégoire le Solitaire comme à Patriote, à Je me Souviens, et autres membres du beau clergé canadien-français ; nous espérons que Grégoire le Solitaire nous donnera souvent encore des articles pleins de grâce, de délicatesse, d'enseignement gracieux, comme *Mon séjour*, *Chateaubriand et Veillot*.

Une voix autorisée s'élève pour louer son travail : nous sommes heureux de reproduire, ci-après, la belle lettre que lui adresse M. de Labriolle :

Montréal, 12 novembre 1898.

Monsieur l'abbé,

Je vous sais gré de l'attention délicate que vous avez eue de m'envoyer vos articles du MONDE ILLUSTRÉ. J'ai trouvé moi-même, à cette lecture, plaisir et profit. Vos articles sur Veillot et Chateaubriand (que j'étudie en ce moment) m'ont beaucoup intéressés. Mais peut-être leur préfèrai-je encore le croquis si fin et si charmant que vous avez intitulé *Mon séjour*. Il y a, dans cette description, quelque chose d'intime et de recueilli qui m'a séduit.

Veuillez donc agréer, monsieur l'abbé, l'expression de mes compliments bien sincères avec l'assurance de ma respectueuse estime.

C. de LABRIOLLE.

Si nous osions nous permettre cette hardiesse, nous les féliciterions, l'un d'avoir été ainsi apprécié, l'autre d'avoir si bien exprimé son appréciation.

Firmin Picard

Pour le chrétien, dit l'économiste Charles Perrin le problème du travail, c'est le problème de la vie difficile et renoncée, conquérant le nécessaire au prix d'une peine de chaque jour et de chaque heure. Vie heureuse, non par les jouissances matérielles, mais par la grandeur morale, vie heureuse au milieu de labeurs toujours renouvelés, parce que l'homme, lorsqu'il comprend la vertu d'expiation du travail, en accepte d'un cœur joyeux et résolu l'assujettissement et ses fatigues.